

Ariane Bavelier

Le Festival des jardins nous dit avec des fleurs des histoires qui commencent par « Il était une fois ». Et nous emporte au pays des merveilles.

Les contes ont pris la clé des champs. Les voilà en liberté au domaine de Chaumont-sur-Loire. Débridés, en pleine croissance, ravis d'avoir déserté les bibliothèques pour s'enraciner en pleine nature. Ils ont quitté les feuilles des livres, pour celles des arbustes et des fleurs que l'eau et le soleil du printemps gonflent d'insolence, au fil de chapitres taillés dans des haies de charmes. La nature est en état d'insurrection et proclame l'enchantement. Tout est permis dans ce domaine de 35 hectares. Il s'agit de renvoyer, par-delà ses murs, l'actualité sinistre du monde. Bien renflées dans leur tut blanc coiffé d'ardoises, les tours du château jouent les complices. On les aperçoit depuis le jardin de *Jack* et le *Haricot Magique*, on les voit encore depuis la boîte aux lettres dressée au carrefour du Festival des jardins pour disséminer ailleurs, au dos des cartes postales, des morceaux des rêves d'ici en espérant qu'ils sèment plus loin leur révolution.

Depuis que les reines de France et la duchesse de Broglie s'en sont allées, le château loge des fées coquines. Leurs rires et leurs soupis s'enroulent sur l'eau de la Loire et tirent la chevelure des arbres et des herbes de la rivière. Elles ont même inspiré le menu du Grand Velum, restaurant du jardin, avec Langoustines de Brocéliande, Champignons lutins, Poisson d'or, et dessert des 1001 nuits. Sans doute ne sont-elles pas pour rien dans le choix du thème de cette année : « Depuis la création du Festival des jardins en 1992, on en a eu un jardin de la mémoire, du chaos, de la résilience, des désirs, des délices, du bio minime, de la biodiversité », dit Chantal Collet-Dumond à la tête du domaine de Chaumont depuis 2007. « Je me suis dit que notre monde devant un peu fou, la thématique des contes pouvait être intéressante. Ils disent la vérité de manière détournée. » Le sujet a inspiré des paysagistes du monde entier. Un jardin d'Iran déploie un délire qui mène au Simorgh, oiseau légendaire de la connaissance de soi, posé sur la surface de l'eau. Un jardin d'Himalaya essaime sur une mer de sable une escadrille de petits bateaux cobalt, devant l'horizon d'un miroir rond. La queue d'un poisson se dresse devant le vaisseau d'Ulysse. Des cornes d'or jaillissent dans le jardin tchèque. La mère l'Oye se déploie dans un collimaçon où l'on avance de case en case. On pénètre chez George Sand à Nohant. Elle essaie depuis l'enfance d'entendre ce que les fleurs se disent entre elles. En entrant dans son armoir, on atteint son jardin de roses où Zéphyr s'empare de Flora. L'histoire se conte, se respire, s'écoute. La belle ronge un peu dans son bois qui pousse plus



Le domaine de 35 hectares de Chaumont-sur-Loire, dominé par son château Renaissance, accueille une trentaine de petits jardins de 250 m² chacun. ERIC SANDER

À Chaumont, le conte est bon

qu'il ne dort. Dans la bibliothèque en face de son lit, *Cent ans de solitude* prend la poussière à côté du *Consentement*, de L'Art du baiser et de deux tomes de L'Interprétation des rêves.

Les jardins bretons abritent bien d'autres créatures que végétales. On ouvre l'œil. L'Ankou dressé dans un coin convoque la mort, le linge près du lavoire a été laissé par les spectres des lavandières. Les korrigans batifolent, les lutins tourbillonnent. En y regardant attentivement, on reconnaît leurs abris, minuscules architectures bisornues, ensevelies sous les branches ou à l'ombre d'un champignon. Pensé par des Britanniques, « Forxcalibur » plante le décor pour que le roi Arthur tire son épée plantée dans le rocher. Gros comme le monstre du Loch Ness, un serpent blanc venu de Chine tortille ses anneaux. Hortus Pocus revisite le monde magique du plastique avec une flore abracadabrante de fleurs-oiseaux jaune et bleu, de champignons rouge vil, d'ombelles turquoises sortis des rêves de Veronika Richterova. Ils émergent de la végétation pour mieux nourrir les nôtres. Les détails sont importants. Ils entretiennent une réalité qui déraile, entretient par la dérision du végétal qui loge des eaux trompeuses. Elles chan-

tent, engloutissent les secrets, racontent le ciel avec une innocence feinte. Celles que la chorégraphe Blanca Li fait jaillir d'un mur évoquent l'Alhambra. Entre les plants, des objets pourraient jeter des sorts. Devant une petite hutte à fond bleu, le Chat botté a rangé ses chaussures. Un faune barbu habite le jardin des Songes. Léger comme une libellule, il fait à peine ployer les roseaux sur lesquels il se pose en observation...

« La clé, c'est la diversité : les équipes rassemblent chacun des paysagistes, plasticiens, auteurs, musiciens et que sais-je. La plupart des artistes qui réalisent leur jardin ont entre 25 et 35 ans »

Chantal Collet-Dumond
Directrice du domaine

Le tour de cette trentaine de petits jardins, de 250 m², suffit à effacer les repères. Chaque univers est différent, dessiné avec une vivacité folle. On se prend pour Alice qui traverse le pays des merveilles les yeux écarquillés. C'est elle qui ouvre d'ailleurs la nouvelle promenade des contes, contiguë à ces jardins dont le récit commence par « Il était une fois ». « La clé, c'est la diversité : les équipes rassemblent chacun des paysagistes, plasticiens, auteurs, musiciens et que sais-je. La plupart des artistes qui réalisent leur jardin ont entre 25 et 35 ans. Si c'était notre équipe de jardiniers, on courrait le risque de l'uniformité. Ce sont eux en revanche qui encadrent et

conseillent en amont puis qui effleurent et effleurent chaque matin », dit Chantal Collet-Dumond. Le concours est lancé à l'international tous les 14 juillet. Fin octobre, 250 à 300 projets arrivent au domaine. Ils dessinent à l'aquarelle un aspect général puis détaillent le projet, la liste des plantes renouvelées et triées pour que le spectacle dure d'avril à l'automne, le budget... Chantal Collet-Dumond en sélectionne 60, le jury taille encore pour atteindre 30 propositions dont 24 ou 25 seront réalisées. Du 15 février au 15 avril, les équipes sont à Chaumont pour créer les jardins. Cent cinquante personnes aux mains vertes venues des quatre coins du monde se côtoient avant de laisser place au plaisir des sens !

Commencer la promenade par le Festival des jardins donne le « la » de la réverie et de la curiosité. Il est conseillé de les conserver pour arperter le reste du domaine. Conseillé aussi d'avoir le pied alerte. Le domaine s'étend sur 35 hectares. Si on n'a pas pris la navette, on aura déjà marché une demi-heure depuis la gare, et il y a tant à voir ! « Chaumont, c'est comme une bicyclette. Si on s'arrête, on tombe », dit Chantal Collet-Dumond. Depuis 2007, cette femme familière de l'art contemporain, a donc beaucoup pédalé et joyeusement. « J'ai été attentive à ce que les alentours du château restent un écrin pour les amateurs de patrimoine », dit-elle. Dix mille tulipes roses et blanches en dessinaient les abords jusqu'à il y a quelques jours. Des massifs géométriques sertissent la pelouse.

Mais l'œil surprend un indice : au bord d'une allée, un tronc vertical de Penone, sans branche, sans feuille, tenu

par un avant-bras, sans personnage. Étonnant encore : un trou dans un cyprès qui laisse passer le ciel, simple miroir posé là par Olivier Leroi, et derrière, enserré par les branches d'une souche qui reverdit, un œuf d'Andy Goldsworthy. Les œuvres jouent avec le jardin paysagé par Henri Duchêne. Elles se révèlent, se cachent, posent des rebuts. Quel est ce tronc plus large à la racine qu'à la base ? Quelle est cette boule d'or prise dans les frondaisons ? Quel est ce miroir d'eau avec, posé dessus, l'archipel du Japon ? Quelle montagne se lit entre les plis de ce jardin sec ? On marche, on marche encore, passant sous des arches enluminées de roses, s'arrêtant au bord de massifs pour détailler les exercices de style d'innombrables plivoines. On aperçoit une autre incongruité qui laisse croire à un mirage trop intrigant pour laisser notre cerveau inactif. Et le voilà qui intime à nos pieds de pousser encore : il faut voir ça de plus près ! C'est la grotte de Barcelo, monstre aux cornes vertes et aux dents pointues qui ouvre grand sa gueule pour qu'on y voie une chasse néolithique. Ou c'est la grotte d'Eva Jospin, incrustée de ces strates et coquillages légers qui impriment le calcaire.

Et le château ? Et les communs ? Le jeu s'en mêle encore et les artistes laissent leurs traces, belles ou drôles. Dans la bibliothèque, les livres de Pascal Convert remplissent les rayons et, sur les bords des fenêtres, se révèlent translucides pour laisser passer la lumière. Au-dessus, Fabienne Verdier calligraphie les éléments - « Chaos cosmique », « Dans l'air des Hautes mers », « Miroitements de l'eau » - et, comme elle avait fait du chant des cigales un élément tellurique, en identifie un autre inspiré par Chaumont : un immense trait en fusion court et danse sur un polyptyque vert bordé de bleu. « Cabriolant dans l'herbe » est son intitulé. Formule d'une alchimie éprise d'espace et de gymnastique qui révèle le plaisir du domaine vert que borde la Loire. Il faut encore pousser, jusqu'aux communs - et finalement, rester deux jours est peut-être la meilleure formule. G et K nous prennent dans une installation vidéo qui permet d'habiter en spectateur la magie des forêts, tandis que Claire Trotignon crée des cartes aux plis épars et comme gravés entre lesquels s'incrustent des fragments d'images, manière de tutoyer le vide léger, ravissant et grave. Exactement celui qu'on caresse lorsqu'on commence une phrase par « Il était une fois... » ■

Domaine de Chaumont-sur-Loire,
« Il était une fois au jardin » jusqu'au 2 novembre.
En savoir plus : domaine-chaumont.fr



De gauche à droite : Hortus Pocus, installation de Julie Fraisse et François Cereza avec les fleurs de la plasticienne Veronika Richterova. Rhapsodie Himalayenne, par Gauri Satam, architecte paysagiste, Tejesh Patil et Srivibhu Viraj, architectes. ERIC SANDER



Donovan : « Je suis content de ne jamais avoir fait partie d'un groupe »

Propos recueillis par **Olivier Nuc**

Le chanteur de « Mellow Yellow », que l'on qualifiait de Dylan anglais à ses débuts, célèbre ses 60 ans de carrière avec un concert parisien, le 7 juin au Théâtre de l'Athénée.

« **W**ight is Wight, vivait Donovan », chantait Michel Delpech. Le Britannique Donovan est de ces légendes discrètes présentes depuis si longtemps qu'on n'a pas vu le temps tracer ses sillons sur elles. À 79 ans, le chanteur célèbre ses 60 ans de carrière avec une poignée de concerts choisis. Après s'être produit à Rome, ce héraut de la pop et du folk anglais des sixties sera sur la scène du Théâtre de l'Athénée, à Paris, le 7 juin prochain.

LE FIGARO. - Qu'est-ce qui vous a donné envie de célébrer vos 60 ans de carrière ?
DONOVAN. - Cela a commencé par la diffusion de mon film *The Tale of The Gael* sur mon site officiel. Il était important pour moi de reprendre la parole de cette façon, avec cet essai sur la culture gaélique. Tant de choses ont été dites sur moi... Je viens d'avoir 79 ans. C'est un chiffre intéressant en numérologie, vous savez. Sept et neuf font seize, un et six font sept, qui est le nombre magique.

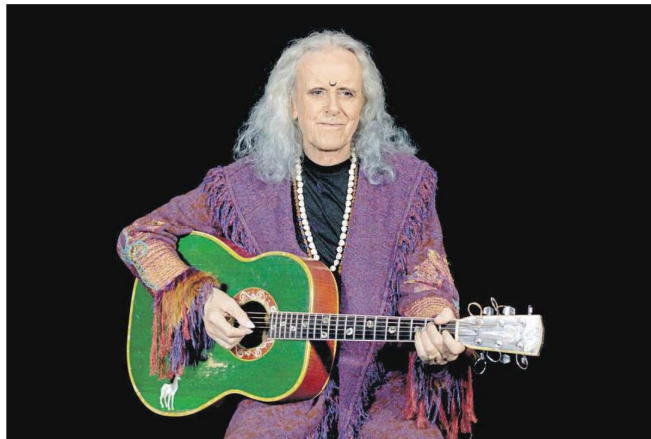
Votre carrière a commencé en 1965. Qu'est-ce qu'il vous a passé cette année-là ?
J'ai commencé ma collaboration avec l'éditeur Peermusic dès la fin de l'année 1964. C'est comme si le monde avait été en noir et blanc et qu'il était passé en couleur. À l'époque, il y avait huit éditeurs de musique à Denmark Street, à Londres. J'avais été remarqué dans un club de la ville. C'est là qu'on m'a proposé de réaliser des maquettes de mes chansons. Les bureaux de Peermusic étaient un peu milieux, mais il y avait des photos au mur : la Carter Family, Buddy Holly... Je me suis dit que j'avais atterri au bon endroit.

Vous vous sentiez à la maison ?
Sur le plan symbolique, oui. À ce moment-là, la pop et le folk n'avaient pas encore été réunis. Aujourd'hui, six décennies plus tard, j'ai décidé de chanter mes premières chansons aussi bien que mes tubes lors de ces concerts.

« Lorsque mon père m'a demandé de trouver un boulot, je suis parti en auto-stop. J'avais 18 ans et ma guitare. On ne peut pas faire de l'auto-stop avec une batterie ! »

Vous avez travaillé avec le cinéma très rapidement. Pourquoi ?
Mon téléphone a commencé à sonner en 1966. Des gens demandaient à utiliser mes chansons dans des films, des shows télévisés ou des publicités. J'étais moi-même fasciné par le cinéma, en particulier les films d'art et d'essai européens. Je considérais qu'une chanson de trois minutes était comme un court-métrage. Mes racines familiales plongeaient dans la tradition poétique et l'art de raconter des histoires. Cela a aussi fourni la matière première de mes chansons.

Quelles sont justement vos origines ?
Ma famille a quitté Glasgow quand j'avais 10 ans, pour s'installer dans le Sud, à Hatfield, à une trentaine de kilomètres de Londres. J'ai un peu fréquenté l'université, où je me suis familiarisé avec la poésie beat américaine et l'intégration de la poésie dans la culture populaire à travers la musique. Ginsberg et Ferlinghetti considéraient comme important d'amener l'art poétique dans la musique populaire. Ils pensaient que cela se ferait par le truchement du jazz. Mais j'ai constaté que cela passait par le folk et le blues traditionnels. J'écoulais les singles pop que détestaient les puristes du folk, considérant que c'était de la musique de vendus. Ce qui est ridicule, étant donné que le folk cherchait justement à s'adresser au plus grand nombre.



Donovan, le héraut de la pop et du folk anglais des sixties, vient de fêter ses 79 ans. JAUME CALDENTY/DONOVAN DISC

Aviez-vous le sentiment d'être aux avant-postes d'une révolution musicale ?
J'ai vu Bob Dylan arriver. Il se considérait en premier lieu comme un poète et ensuite comme un musicien. Puis j'ai rencontré le chanteur irlandais Liam, des Clancy Brothers. Les mélodies irlandaises avaient irrigué la musique américaine depuis un bon siècle. Nous entrions tout juste dans l'ère de l'image. La plupart des musiciens des sixties sont sortis d'écoles d'art, Ray Davies, John Lennon, Pete Townshend, Eric Clapton... Les garçons fréquentaient ces écoles où enseignaient des professeurs issus de la bohème des années 1940.

Comment vous êtes-vous mis à la guitare ?
J'avais grandi en écoutant les disques de mon père. Ma mère était fan de Sinatra et des big bands. Mon père adorait la musique d'Art Blakey. Alors j'ai commencé par réclamer une batterie à mes parents, qui n'avaient pas beaucoup d'argent. Mon père a fini par me l'acheter à crédit. J'apprenais tous les rythmes latino-américains, mais les voisins ont fini par se plaindre... Alors je suis passé à la guitare. C'était la vogue du skiffle. J'ai appris des accords de Hank Williams et des chansons folk. Lorsque mon père m'a demandé de trouver un boulot, je suis parti en auto-stop. J'avais 18 ans et ma guitare. On ne peut pas faire de l'auto-stop avec une batterie !

Vous continuez de vous produire seul à la guitare après toutes ces années... Pourquoi ?
J'ai toujours considéré que ma voix et ma guitare suffisaient à remplir l'espace. Cela constitue déjà un orchestre. Ce que je joue est tellement simple. En tout cas il faut que ça en ait l'air. Le son que je produis provient de tout mon corps comme de mon instrument. Mais je veille à être aussi gracieux qu'un cygne glissant sur un lac.

On dit que vous avez appris un arpegge particulier à John Lennon. George Harrison et Paul McCartney lors de votre séjour en Inde. C'est vrai ?
John est venu me voir un matin en me demandant comment je faisais. Il ne lui a fallu que deux ou trois jours pour maîtriser cette technique. En retour, les Beatles m'ont initié à la méditation transcendante. Nous étions en pleine jungle, cantonnés dans un ashram, avec toute la presse autour des barrières. Je me souviens de John pourchassant un paparazzi qui l'avait pris en photo en train de se laver les cheveux. John était comme un marin de Liverpool : il ne fallait pas le chercher. Paul a toujours été plus rond et plus diploma-

compris très tôt que cela me réussirait. La capacité d'attention des gens est très courte, il faut qu'ils accrochent en une minute. Je suis fier d'avoir enregistré ces 45-tours à succès.

Vous avez aussi réussi à préserver votre voix. Quel est votre secret ?
Elle ne devrait pas sonner aussi bien, je sais, d'autant que je n'en prends pas particulièrement soin. En Irlande, on dit de ma voix qu'elle est « melliflue ». Et mes doigts devraient souffrir d'arthrose. Je sais que Bob (Dylan, NDLR) ne peut plus jouer de guitare et qu'il est passé au piano.

« J'ai toujours considéré que ma voix et ma guitare suffisaient à remplir l'espace. Cela constitue déjà un orchestre. Ce que je joue est tellement simple. En tout cas, il faut que ça en ait l'air »

Qu'avez-vous prévu pour votre séjour à Paris ?
Je vais présenter le film de Jacques Demy, *Le Joueur de flûte*, dans lequel je tiens le rôle principal. Rosalie Varda en détient une bonne copie que nous allons projeter au cinéma du Panthéon, à Paris. C'est un projet important pour moi. Et j'ai surtout hâte de chanter au Théâtre de l'Athénée.
Le Joueur de flûte, de Jacques Demy, le 3 juin, à 19 heures, Cinéma du Panthéon (Paris 6^e).
En concert, le 7 juin, à 19h30, au Théâtre de l'Athénée Louis-Jouvet (Paris 9^e).



L'ÉCONOMIE DU VIN EN 2050 DU VIN À TOUS PRIX ?

UN ÉVÉNEMENT EN DIRECT SUR LEFIGARO.FR
LE JEUDI 5 JUIN 2025 À 19H00

PARMI LES PARTICIPANTS DE CETTE NOUVELLE ÉDITION, RETROUVEZ :



GÉRARD BERTRAND
Vigneron



PAULINE VICARD
Co-fondatrice et directrice de Areni Global



CHRISTOPHER HERMELIN
Directeur Marketing et Innovation chez NICOLAS

Avec le soutien de
MoëtHennessey

Plus d'informations sur : www.lefigaro.fr/bigbangvin

Suivez-nous sur  @BigBangFigaro  @lefigarovin

Découvrez la bande d'annonce

